Marion Manent
Master professionnel pratique de l’intervention sociale

Interactionnisme et ethnométhodologie : regards croisés sur la notion d’observation participante

VISIT…

LANZAROTE
Caliente.COM

Plan du document

Introduction

1) L'observation participante comme outil d'analyse sociologique dans l'interactionnisme de l'Ecole de Chicago.

2) Evolution de la notion : apports de l'ethnométhodologie.

3) Limites et débat sur la notion d'observation participante.

Conclusion

Introduction

Parce qu'il soulève de nombreuses questions, le travail d'observation en sociologie constitue une activité assez particulière. Que regarder ? Comment le regarder ? Que capte l'œil du sociologue quand il observe ? Qu'est-il capable de voir ? Comment intègre t-il ces observations dans la construction de son objet d'étude?...

Particulièrement utilisée, dès les années 1920, par les sociologues de l'Ecole de Chicago, l'observation participante devient peu à peu un véritable outil d'analyse. Celle-ci consiste en une immersion, à des degrés certes différents, dans le terrain que l'on se propose d'observer, pour tenter d'en saisir toutes les subtilités. Elle se propose donc, par cette immersion, de faire vivre au sociologue la réalité des sujets observés et, ainsi, de pouvoir comprendre certaines mécanismes sociaux difficilement décryptables pour celui qui demeurerai en situation d'extériorité. L'idée est donc d'observer une collectivité, un groupe social dont on est nous même l'objet.
L'observation participante connaitra, avec l'ethnométhodologie, un renouveau quasi-total : ses objectifs et outils se modifient.

Ce travail a pour but de tenter d'éclairer cette notion assez spécifique qu'est l'observation participante. Pour ce faire, nous verrons dans un premier temps, de quelle manière le courant interactionniste institue l'observation participante en véritable outil d'analyse sociologique. Dans un second temps, nous tenterons d'analyser les apports de l'ethnométhodologie sur cette notion. Enfin, nous nous pencherons sur les débats que cette notion a, et continue, de susciter et tenterons d'en cerner les limites.

1) L’observation participante comme outil d’analyse sociologique dans l’interactionnisme de l’Ecole de Chicago :

Les premiers à mettre en lumière la notion d’observation participante, au début du XXe siècle, sont l’ethnologue et anthropologue polonais Bronislaw Malinowski et le psychologue et anthropologue anglais John Willoughby Layard. En 1914, les deux chercheurs font partie d’une expédition scientifique et, contrairement aux habitudes de leurs pairs à cette époque, qui ne faisaient que demeurer quelques temps auprès des cultures, sans s'y immerger totalement, Bronislaw Malinowski et John Layard demeurent plusieurs années en immersion totale et fondent ainsi leurs méthodes respectives sur la notion d'*« observation participante »* .

Cependant, la notion d’observation participante telle qu’on la conçoit aujourd’hui va véritablement faire jour avec l’école de Chicago.
En 1892, un département de sociologie est crée à Chicago, son fondateur y voit la sociologie comme une discipline spécifique centrée sur l’étude des formes concrètes de la vie sociale. L’école de Chicago désigne dès lors tout un ensemble de travaux privilégiant les enquêtes de terrain, entrepris, dès les années 20, sur la ville de Chicago par des sociologues tels que Robert Ezra Park, Everett Hughes, Herbert Blumer… Il s’agit de décrire l’Homme dans son environnement et de comprendre le sens que les acteurs sociaux, eux-mêmes, donnent aux situations qu’ils vivent. Ainsi, analyser la réalité sociale, c’est d’abord arriver à « *saisir la manière dont les individus perçoivent et définissent la situation qu’ils vivent à un moment donné* »[1].

Malgré une perte d’influence aux Etats-Unis à partir des années 50, la tradition de l'école de Chicago se poursuit, notamment à travers ce que l’on appelle la seconde Ecole de Chicago avec les travaux de Howard Becker sur la déviance, d’Eliot Freidson sur les professions…

Cette méthode s’est construite en ayant pour objectif principal de mettre en lumière, comprendre, décrire et analyser les phénomènes sociaux, les mécanismes d’interaction sociale et de vie en société, les attitudes, ou le comportement d'une population.

---

[1] Yves Grafmeyer, *Dictionnaire de la Sociologie*, Paris (Encyclopaedia Universalis), Albin Michel, 1998, page 107.

Parce que, comme le présente Alain Coulon, *« le chercheur ne peut avoir accès à ces phénomènes privés que sont les productions sociales signifiantes des acteurs que s'il participe, également en tant qu'acteur, au monde qu'il se propose d'étudier »* [2], l'observateur par participation va devenir un membre du groupe à part entière, se mêlant à l'existence quotidienne de la population qu'il étudie : il participe totalement à sa vie et ses activités, observe les situations auxquelles sont confrontés les personnes qu'il fréquente, et surtout la manière dont elles y réagissent et quelles interprétations elles en font.

Il existe cependant trois niveaux d'appartenance et d'immersion dans le groupe observé, mis en lumière par Patricia et Peter Adler :

- L'observation participante périphérique qui introduit l'idée qu'un certain degré d'implication est nécessaire, voire indispensable pour qui veut saisir de l'intérieur les activités de la population étudiée ainsi que leur vision du monde. L'observateur participant participe ainsi suffisamment à ce qui se passe pour être considéré comme un membre du groupe sans pour autant être admis au centre des activités : il n'assume donc pas de rôle important dans la situation étudiée par exemple. Les partisans de ce type d'observation pensent que trop d'implication pourrait bloquer chez eux toute possibilité d'analyse. Ainsi, E.C. Hughes[3] qualifie « *d'émancipation* », cette démarche dans laquelle le chercheur trouve un certain équilibre entre le détachement et la participation.

- L'observation participante active qui prévoit que le chercheur joue un rôle et acquiert un statut à l'intérieur du groupe ou de l'institution qu'il étudie. Ce statut implique sa participation active aux activités du groupe. Ce type d'observation soulève toutefois une question essentielle : celle de savoir comment pratiquer une observation réellement participante, sans pour autant contribuer à des changements, ou même les provoquer? En effet, l'observateur participant actif risque à tout moment d'introduire des valeurs nouvelles (les siennes) dans la situation qu'il étudie et, du fait, modifier les comportements.

---

[2] Alain Coulon, *L'école de Chicago*, 1992, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? », n°2639.
[3] Everett C. Hughes, *Le regard sociologique*, Textes sélectionnés par Jean-Michel Chapoulie, 1996.

- Enfin, l'observation participante complète prône une immersion totale et entière dans le groupe ou l'institution observée. Cette immersion peut être rendue possible soit grâce que fait que le chercheur fait déjà partie du groupe ou de l'institution qu'il choisit d'étudier (le professeur qui étudierait le système scolaire par exemple), soit parce qu'il choisit de se transformer pour correspondre au groupe qu'il veut étudier : changement de personnalité, de mode de vie, adoption d'une religion… Cette dernière méthode implique un changement total de la part du chercheur, jusqu'à devenir un membre à part entière du groupe qu'il se propose d'étudier.

Comme nous venons de le voir, l'observation participante suppose nécessairement, mais à des degrés variables, une implication dans le phénomène que l'on choisit d'étudier parce que, comme le mettent en avant Stéphane BEAUD et Florence WEBER, il faut « *être avec* » ou mieux encore « *faire avec* » pour véritablement comprendre un groupe donné puisque « *l'enquête correspond à un jeu sur la norme de réciprocité, sur les règles du jeu des relations personnelles*. »[4]

Pour le courant interactionniste, la réalité sociale se construit au cours des échanges, c'est-à-dire lors des interactions directes entre les individus : il suffit donc de savoir observer ces interactions, ces actions réciproques des individus, pour comprendre la réalité sociale, puisque le sens de l'action se trouve dans le cœur de l'action elle-même.

Dans les années 50, Goffman tente de présenter les interactions sur le modèle théâtral : il part du postulat selon lequel tout individu en présence d'autres personnes a de multiples raisons d'essayer de contrôler l'impression que ceux-ci vont se faire de la situation présente. Dès lors, il en déduit que toute interaction met en œuvre un jeu où l'individu (qui peut alors être assimilé à un acteur) développe un ou des rôles devant les personnes avec lesquelles il se trouve (qui représente, dans sa théorie, le public). Il définit ainsi les interactions comme *« l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres »*[5]. L'idée sera alors de prendre en compte, automatiquement, cette théâtralité dans les interactions pour tenter d'appréhender leur sens.

[4] BEAUD Stéphane et WEBER Florence, *Le guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, 2005.
[5] GOFFMAN Ervin, *La représentation de soi dans la vie quotidienne*, 1973

Parce qu'elle diffère réellement des outils d'analyse sociologiques traditionnels, l'observation participante constitue une véritable rupture : la naissance de la sociologie qualitative. A l'origine de cette rupture se trouve, comme nous venons de le voir, le courant interactionniste et plus particulièrement l'école de Chicago, mais également le courant ethnométhodologique qui va donner à l'observation participante un visage nouveau.

2) Evolution de la notion : apports de l'ethnométhodologie :

Héritier de l'École de Chicago, le courant ethnométhodologique se développe dans les années 1960 et empreinte, lui aussi, à l'ethnologie, son goût pour le terrain et les petites communautés. L'idée est, pour ce courant, d'appréhender les processus d'interaction en œuvre dans les milieux assez restreints, où l'observation sur le modèle ethnologique est possible.

L'ethnométhodologie désigne donc une discipline qui étudie la manière dont les sujets confèrent à une activité son intelligibilité propre : elle ne vise donc pas à observer, avec une certaine extériorité, des phénomènes dont elle tenterai d'offrir une lecture en fonction de divers concepts et théories mais s'intéresse de l'intérieur à la manière dont les individus perçoivent ce qui leur arrive. En d'autres termes, l'ethnométhodologie cherche à décrire le sens qu'un groupe donne à ses activités propres, le sens tel qu'il se constitue. Pour les tenants de ce courant, chaque action a une signification pour les individus et il n'y a pas d'autres sens à chercher que celui qu'ils donnent eux-mêmes. Cette discipline ne s'intéresse donc pas au sens que peut donner le chercheur à un phénomène qu'il observe, mais bien au sens en train de se construire, tel qu'il existe pour ceux qui le vivent.

L'ethnométhodologie met donc en lumière plusieurs notions pour tenter, comme nous le voyions, d'appréhender le sens que les individus donnent à toute chose.

Ainsi, la notion *« d'indexicalité »* prend une part importante dans l'analyse ethnométhodologique. Empruntée à la linguistique, elle désigne le fait que certaines choses ne peuvent être sorties de leur contexte. L'ethnométhodologie fait appel à cette notion pour rendre compte de la nécessité qu'il y a, pour comprendre les interactions, de les indexer sur

les situations particulières qui les ont produites. L'idée est de montrer que le sens de toute chose est attaché à son contexte spécifique, qu'il est toujours produit localement.

Parallèlement à cela, l'ethnométhodologie met en lumière la notion *« d'idiot culturel »*. Selon Robert Jaulin, quel que soit son comportement, l'Homme est capable de produire un discours pour le justifier. Le sens que chacun a la capacité de construire n'est pas nécessairement une image de la vérité, mais l'idée qu'un individu s'en fait à un moment donné : peu importe alors la véracité du sens construit, celui-ci existe toujours. Ce postulat disqualifie celui, plus traditionnel, selon lequel les descriptions des acteurs sur leurs situations sont biaisées, ambigües et subjectives (et donc non scientifiques), postulat qui justifie le fait de parler pour et à la place des acteurs eux-mêmes.

Cette notion se base sur le principe selon lequel le raisonnement scientifique et le raisonnement commun se construisent de la même manière : ils sont tous deux soumis au contexte dans lequel ils existent. De plus, elle met en lumière l'idée selon laquelle créer du sens est une activité générale et systématique pour tous les individus, et que donc, la conception selon laquelle certains phénomènes sociaux sont inaccessibles à ceux qui les vivent est dénuée de sens. En conséquence, dans cette discipline, la parole du chercheur n'a pas plus de poids que celle de n'importe quel autre membre du groupe observé. Celui-ci a seulement la particularité de la formuler de manière scientifique et de s'appuyer sur des concepts et théories spécifiques.

L'idée est donc bien, pour le chercheur, d'appréhender la manière dont le sens se construit dans un groupe et non pas de construire un sens qui ne correspondrait aucunement aux réalités sociales vécues par les individus.

L'observation participante connaît, avec le courant ethnométhodologique, une évolution certaine et revêt dès lors un visage nouveau, des objectifs qui se transforment et s'affinent et des outils de plus en plus centrés sur le sens que l'acteur lui-même est capable de donner à toute choses.

Malgré tout, depuis son apparition, cette notion d'observation participante est traversée de débats et critiques qu'il convient d'analyser puisqu'ils mettent en lumière les principales limites de la notion.

3) Limites et débat sur la notion :

En marquant une rupture avec une sociologie plus traditionnelle, basée sur des données quantitatives et statistiques, l'Ecole de Chicago se heurte à de nombreuses critiques et remise en cause.
Il est évident que le recours à l'observation participante soulève la question du lien entre le fait d'être à la fois partie prenante du jeu social et à la fois observateur de celui-ci. Ainsi, les différentes formes d'observation participante sont toutes traversées par une question permanente et qui n'a reçu, à ce jour, aucune réponse pleinement satisfaisante : comment concilier l'implication dans la vie d'un groupe ou d'une institution avec le recul nécessaire au métier de sociologue? Ici se pose alors toute la question de la tension entre *« implication »* et *« distanciation »*, et donc la nécessaire *« émancipation »*, que met en lumière Everett C. Hughes, dans toute enquête se basant sur la méthode de l'observation participante.

Toutefois, ces questionnements vont vite être transformés en vives critiques reposant principalement sur l'idée que cette méthode fait preuve d'un manque d'objectivité certain dont témoignent la collecte incertaine et l'analyse difficile des données de terrain et l'absence d'un recours à une véritable théorie explicative. La notion de subjectivité est, dès lors, très souvent accolée à celle d'observation participante. Or, l'important semble résider dans le fait d'avoir pleinement conscience que toute enquête, quelle quelle soit, comporte une certaine part de subjectivité.

A cette critique principale s'ajoutent celles concernant la nature aléatoire des scènes observées et le fait que ces deux disciplines (l'interactionnisme et l'ethnométhodologie) ne sont pas assez en rupture avec le sens commun (puisqu'elles partent du principe que le discours scientifique et celui des individus sont communs). Enfin, il est reproché à ces disciplines le caractère non automatique des phénomènes observé et donc de théoriser trop rapidement à partir du vécu des acteurs.

Plus que de simples critiques, ces remarques semblent dès lors fonder un clivage entre d'un côté une sociologie quantitative, qui tend à développer le recueil de données grâce aux questionnaires et à l'exploitation statistique et qui serait, grâce à cela, objective, et, de l'autre, une sociologie qualitative non rigoureuse, fondée sur des principes et méthodes flous, et qui

serait, de par cela, l'incarnation même de la subjectivité. Or, ce clivage semble plus reposer sur le fait que la sociologie dominante du début du siècle met largement en doute la méthode par observation participante parce qu'elle met en lumière une série d'outils en contradiction avec ceux qu'elle énonce comme efficaces.

La véritable question qu'il faut être en mesure de se poser en ayant recours à cette méthode de l'observation participante est celle des changements de comportements que la présence d'un tiers dans un groupe ou une communauté va forcément engendrer. En introduisant des valeurs et mécanismes nouveaux, le chercheur peut être à l'origine de changements, aussi subtils soit-ils, et doit nécessairement donc en avoir conscience puisque la réalité sociale peut s'en trouver modifiée.

Conclusion

Née de l'Ecole de Chicago et du courant interactionniste, au début du XXème siècle, l'observation participante a connu de nombreuses remises en question, critiques, évolutions et transformations, mais constitue aujourd'hui une véritable méthode d'analyse sociologique.
Ainsi, de la simple observation d'un groupe donné, elle est passée à une analyse du sens qui se construit dans les interactions entre les individus de ce même groupe, et plus particulièrement à celui que les individus eux-mêmes donnent à leurs actions.

Bien qu'elle soit aujourd'hui reconnue et utilisée par de nombreux chercheurs, la méthode de l'observation participante n'admet pas, comme nous l'avons vu tout au long de ce travail, de modèle théorique qui en fait une méthode stricte. Ainsi, il appartient à chaque chercheur qui en fait usage d'en appréhender les limites et de l'adapter au mieux au milieu qu'il choisit d'étudier.